

Le savoir, sans la fatalité

Colette Soler

Ici parenthèse, l'inconscient implique-t-il qu'on l'écoute? A mon sens, oui. Mais il n'implique sûrement pas sans le discours dont il ex-siste qu'on l'évalue comme savoir (...).

Jacques Lacan, «Télévision», *Autres écrits*, p.518.

Du savoir, pas sans le sujet

Nul ne doute sérieusement qu'il n'y ait du savoir en jeu dans l'expérience analytique. Je ne parle pas seulement de ceux qui en ont la pratique, mais aussi de l'opinion informée. Or l'idéologie de la science, dans laquelle nous baignons toujours plus, nous a habitués à supposer que là où il y a savoir, un calcul intégral est idéalement possible. Cette idée, plutôt primaire, a certes été mise à mal jusqu'à la pointe des progrès de la logique mathématique, mais le préjugé demeure, et, dans ce contexte, la découverte freudienne de l'inconscient a tôt fait de se traduire dans les termes d'un déterminisme bâtard, élevant le passé, l'histoire infantile, à la dignité d'un destin qui exonérerait chacun de sa responsabilité. Comme si un faux syllogisme était à l'œuvre, dont la majeure dirait : là où il y a savoir, il y a déterminisme, et la mineure : il y a du savoir inconscient, donc...

Ni Freud, ni Lacan à vrai dire n'ont donné dans ce postulat, pour ne pas dire ce travers. L'idée court cependant depuis un bon siècle, sans que l'on s'avise qu'elle rabat la psychanalyse vers ce qui est le propre de la science, à savoir un effort pour suturer le sujet, en tant qu'il est plutôt cause... d'imprévis. Le sujet n'étant pas intégralement calculable, fait lui-même trou dans les calculs du savoir. C'est d'ailleurs ce qui fondait Lacan, dès ses premiers textes sur les problèmes de la folie, à y réserver la place de la «liberté». Quelque problématique que soit ce terme, seule la marge qu'il préserve, avec les possibles qu'il ménage, fait place nette pour le sujet «responsable» sans lequel toute anthropologie se réduirait à une zoologie. Seulement, cette place du sujet étant, le savoir lui-même en est mis en question. Est-il savoir dans le réel, à découvrir comme déjà-là, ou bien à inventer, à «élucubrer», dira Lacan dans le séminaire *Encore*. Réel ou imaginaire ?

L'hypothèse analysante

Le transfert fait certes supposer sa préséance. Il fait croire que l'analysant part à la rencontre de ce qui était là, quoique dissimulé - refoulé disait Freud. Cette croyance n'est pas sans raisons : tout ce qui s'expérimente comme faits de répétition ou d'insistance induit à penser dans ce sens, soit à supposer un inconscient qui subsiste et consiste, l'entremise du sujet n'étant requise que pour le faire émerger au jour. On pourrait suivre ce fil dans l'élaboration de la doctrine freudienne. La conception lacanienne du symptôme comme métaphore elle-même, qui tentait de concevoir ces faits à partir de la structure linguistique, supposait un signifiant passé dans les dessous, et à restituer. D'où, d'ailleurs, la formule de 1967, commentant le mathème du transfert et qui évoque : «les signifiants supposés présents dans l'inconscient». D'où encore, un peu plus tard, et différemment, la définition de l'inconscient comme un

«savoir sans sujet», un savoir qui travaille tout seul. Ces faits et ces formules s'accordent au demeurant avec l'hypothèse première, quasi automatique de l'analysant. Quoi de plus éloigné de l'invention, au moins apparemment, que l'expérience de l'association libre ? Le sujet est invité à suspendre sa prise, à renoncer au dire intentionnel, à se laisser traverser par ses pensées, et il en attend de se laisser surprendre par ce qui va émerger. Mais il vérifie, en outre, que ce quartier libre donné à la parole le conduit, en fait, inexorablement sur les voies quasi inéluctables de la redite. Expérimentant, disons, l'association contrainte, ne sera-t-il pas conduit à conclure que l'inconscient, c'est plutôt le maître interne et méconnu qui empêche de changer de disque ?

Mais il est une autre face de l'expérience. Celle qui fait apparaître l'inconscient comme un partenaire plutôt capricieux, qui ne répond qu'à son heure, et qu'à l'interlocuteur de son choix. Force est donc de distinguer d'un côté, l'inconscient qui préside à la répétition et à la constance du symptôme, de l'autre, l'inconscient que l'on fait parler dans le dialogue analytique. Ce dernier, toujours prêt à se taire, veut du neuf. L'interprétation tout venant, faite au nom du savoir mâché, le rend coi, on le sait. On l'a vu dans l'histoire de la psychanalyse et on le vérifie en chaque cure, il n'aime pas la suggestion, et ne se laisse surprendre que par la surprise, faute de quoi, il retourne au refoulement. N'est-ce pas alors plutôt du côté de l'analyste qu'une part d'invention est requise ?

Transmission impossible

On connaît le propos de Lacan disant que la psychanalyse est intransmissible, et que chacun en est réduit à la réinventer. C'était, paradoxalement, dans les suites d'un congrès où il avait pu vérifier les effets d'assimilation de son enseignement, et il manifestait là, semble-t-il, une première inquiétude quant à une nouvelle orthodoxie lacanienne. Depuis, elle n'a pas cessé de se développer, d'ailleurs. Un corpus de savoir lacanien est aujourd'hui largement constitué, et se diffuse par des voies universitaires, ou pseudo-universitaires dans les diverses structures d'enseignement de la psychanalyse. C'est au point que sur toute question on peut aujourd'hui demander : que dirait un lacanien ? La réserve de Lacan à cet égard mérite une interprétation.

Pourquoi dire, en effet, que la psychanalyse est intransmissible, précisément au moment où un effet de transmission de son enseignement, au moins apparent, se manifestait ? Voulait-il dire que la théorie elle-même ne vaut qu'en tant que produit analysant, produit de l'enseignant-analysant, et qu'à l'emprunter d'un autre pour se l'assimiler comme déjà produite, on la vide de ce qui l'animait, soit : le «désir dont vit l'idée» ? Plaidait-il donc pour la docte ignorance du théoricien toujours analysant qui peut bien être l'élève, avec tout ce que ça connote de promesse à venir, mais jamais l'enseigné, sous peine de tomber irrémédiablement au mode du passé ? Sans doute, mais la question me paraît concerner plus essentiellement les *requisit* de l'acte analytique dans ses rapports complexes avec le savoir.

C'est par ce que la voie analysante du déchiffrement (S de A barré) que la réussite vient à l'acte, disait Lacan en 1967. Autrement dit, l'impossible à savoir, une fois aperçu, a des effets d'acte. C'était déjà, *mutatis mutandis*, la thèse du texte sur *Le temps logique*. De là on conçoit que le savoir de la

doctrine, bouchant la béance de la structure, puisse faire obstacle. Mais faut-il alors militer pour le non-savoir ? On sait qu'en un temps de l'École freudienne de Paris, on en fit des gorges chaudes de ce non savoir que l'on entendait opposer aux universitaires de l'époque. Ce fut au point que Lacan dut dénoncer la «mystagogie du non-savoir». Quelques années plus tard, insistant sur la réinvention nécessaire, dans la remarque que je viens d'évoquer, c'est un autre écueil qu'il visait : le trop plein du savoir asserté. Cependant la thèse ne s'épuise pas dans la portée conjoncturelle du moment, elle va au-delà, et tient, à mon sens, à la structure de l'acte lui-même.

Acte ou filiation

Les analystes s'accordent pour affirmer que l'expérience didactique d'une analyse est le préliminaire nécessaire à tout acte analytique possible - même s'ils n'usent pas tous de ce terme. C'est dire, selon Lacan, qu'il n'y a pas d'acte sans le savoir acquis («croire à l'inconscient») d'un côté, mais pas non plus sans un aperçu de l'impossible à savoir que ça implique, de l'autre. L'acte, en ce sens, s'autorise de lui-même, tout comme la création *ex-nihilo*, et trouve sa condition structurale dans le manque de l'Autre.

Ma thèse est donc la suivante : dire que la psychanalyse est intransmissible alors que sa pratique et avec elle l'acte qui la conditionne se perpétuent - et ça, c'est un fait - veut dire que la référence à l'arbre généalogique n'y est pas de mise. Il y a certes des psychanalystes qui ont pris le relais de la pratique et des concepts freudiens, kleinien ou lacaniens. Mais ce ne sont pas pour autant «les fils de Freud», de Mélanie ou de Lacan. Pas davantage les filles de Freud... d'ailleurs. L'effet journalistique était bien trouvé, mais il y avait néanmoins maladresse. Quant à l'analysant, qu'il vienne ou non à l'analyste, il n'est pas non plus le fils, et encore moins l'œuvre de son analyste, quoiqu'il ne puisse faire sans lui. La rose est sans pourquoi, disait le poète, l'acte est sans ancêtres. Mais ça signifie aussi : sans descendance. Et pourtant, les psychanalystes font des petits, comme on dit, c'est sûr ! Voilà le paradoxe : un acte qui n'est pas stérile, mais dont le produit ne fait pas lignée et pas même école au sens où le terme est employé dans le champ de l'art, car il ne s'agit pas avec l'acte de partager une même inspiration ou de s'inscrire dans une manière.

Et pourtant l'acte a des suites, s'il est acte. Des suites qu'il faut donc dire fort peu familiales. La thèse est d'ailleurs si explicite dans *La lettre aux Italiens* que Lacan y pose une exclusion : ou l'arbre généalogique, ou l'analyste. Le premier use des acquis de l'analyse pour inscrire son nom dans la généalogie du signifiant-maître, le second, pour relayer l'acte sans maître et qui n'a pas d'héritiers.

Je remarque que pour être sans maître, il n'est pas sans précédent. Sauf dans le cas de Freud, et c'est ce qui le fait unique, inouï. Hormis l'inventeur du dispositif analytique, tout analyste, s'il s'autorise de lui-même, s'autorise aussi de quelques précédents, qu'il l'admette ou non. C'est parfois saisissable à fleur d'expérience, quand l'analysant encore égaré dans bien des incertitudes supplée à la certitude à venir au nom de ceci que d'autres ont fait ou font le pas. Cet appoint quasi spéculaire ne fonde cependant pas plus de fraternité que l'acte ne fonde de lignée.

En bref, la logique de l'acte exclut celle de la filiation. Ici pas de «tel p., tel f. ». S'il faut une analyse pour assurer la re-production de l'acte, c'est justement parce qu'il est sans modèle. Il ne se transmet

pas, ne s'imite pas plus, et ne saurait s'hériter. L'analyste en fonction de cause de la mutation du sujet dans la cure qu'il dirige, n'est pas un père ; une mère, pas davantage. Il n'est que le truchement d'un avènement dont il n'est pas même l'auteur. La signature ici serait hors de mise et témoigne plutôt, quand elle est lisible, des limites de l'acte et de sa retombée dans l'ornière du Nom-du-Père. C'est bien ainsi que Lacan l'entendait d'ailleurs, comparant en outre l'analyste au saint qui opère, mais ne se croit pas de mérites.

Les rigueurs de l'acte analytique telles que je les évoque peuvent paraître fort éloignées du quotidien de ce qui se donne à voir dans les communautés analytiques aussi bien que du style de vie des analystes. Qu'y n'y voit, en effet, tout *a contrario*, les ravages de l'aspiration à être promu comme sujet supposé savoir, le bluff théorique, l'acharnement à se faire un nom propre, le règne des affinités de style, voire de la franche imitation, le recours au savoir ou au savoir-faire de quelques autres, son propre analyste notamment, etc. La liste serait longue et le ravalement, silencieux ou bruyant, serait facile, tentant, et même justifiable au nom du réalisme. D'une manière générale d'ailleurs, le discours des analystes sur ces questions oscille entre l'idéalisation la plus naïve chez les nouveaux venus, et le réalisme cynique des plus endurcis. Les premiers s'indignent en vain, les seconds laissent dire avec la condescendance de l'ironie ou de l'indifférence. Raison de plus pour avoir une École où mettre les analystes en question sur le désir qui les anime, et la conception qu'ils en ont.

Mais n'oublions pas, quand nous disons l'Analyste, que l'Analyste et les analystes, ça fait deux. Disons-nous que le premier n'est qu'une image inversée par l'idéalisation ? Je ne le pense pas. Cet Analyste n'est aucun analyste concret, et quelles que soient les défaillances des analystes, il se définit seulement par la fonction qu'il est appelé à incarner dans la structure, pour qu'il y ait... du psychanalyste - ce qui n'assure aucun de l'être. Pour celui qui s'y commet, à savoir chaque analyste authentiquement en action, de fait, il n'y a pas plus de voie canonique que pour le saint. Autrement dit, pas de modèle qui tienne, et pas de signature instituante.

Faire École

Il faudrait reporter les conséquences de la conception de l'acte sur ce que c'est que faire École dans la psychanalyse, et mieux vaudrait ne pas se permettre trop de facilités dans l'usage de l'expression «faire école». Ce n'est en tout cas pas la même chose que faire école dans le champ de la production artistique. Il est d'ailleurs notable que Lacan n'ait jamais référé son École à ce champ, mais plutôt à ces lieux, les écoles antiques, «Académie, Lycée, Stoa», où l'on préparait «la science en rectifiant la position de l'éthique». Ce point mériterait une large exploration. Il enveloppe une interprétation des écoles antiques, mais aussi de la psychanalyse, et appellerait quelques réflexions sur l'éthique de la création artistique, qui n'est pas celle de la psychanalyse.

Quoi de plus stupéfiant que la production de l'œuvre ? Faire apparaître *ex nihilo* l'image, la forme, la couleur, la lumière, la perspective, le mot, le vers, voire le discours, inouïs d'être neufs et qui pour un peu n'étaient pas, n'est-ce pas magique ? On admire, certes, et au sens fort, on s'enchanté aussi, car faire sortir du chapeau le lapin de l'œuvre n'est pas à la portée de tous. Une opération y est en jeu, ce

n'est pas douteux : l'orientation du «goût» y chemine, qui ouvre (subversion) ou ferme (réaction) les voies possibles de la libido et avec elles les objets qui se proposent à la pensée. Rien à voir cependant avec l'impératif analytique fondamental de franchissement de l'horreur de savoir. *Wo es war...*, disait Freud.

Je ne dis pas que l'un exclut l'autre, mais ce serait à envisager. Il faudrait d'ailleurs interpréter le fait que la psychanalyse soit tellement hantée par la question de la création artistique et s'interroger sur le pourquoi de tant de gémissements devant la production de l'artiste, et pas du tout par exemple devant celle du grand savant (Lacan mis à part). Et ce ne sont pas les quelques lignes de correspondance de Freud avec Einstein qui me démentiront. Pourtant la production du savoir ne devrait-elle pas faire écho du côté de ceux qui se dévouent au savoir inconscient ?

La préoccupation quant à l'incidence du savoir inconscient sur la production créatrice de l'art est là depuis l'origine de la psychanalyse, quoique l'accent ait changé avec les époques. On a pu espérer vérifier la psychanalyse par les œuvres, ou analyser l'œuvre pour y retrouver le savoir de l'inconscient, ou au contraire s'en édifier. On s'est aussi inquiété, un temps, de ce que la psychanalyse puisse tarir l'inspiration du créateur, à moins, autre espoir, qu'elle ne puisse la relancer, voire la produire. Étrangement, les remarques de Lacan sur ce thème de la création dans l'art, et notamment sur la création féminine qui, non moins bizarrement, court parallèlement, et qui eut son heure de gloire dans les années 70, vont toujours à contre-pente, et dans un sens critique.

On comprend, certes, que tous les objets à jouir de l'art aient leur prix. Intégrés aujourd'hui dans les circuits du commerce des plus de jouir *ready-made* de la production capitaliste, ils continuent à y briller d'un éclat unique, comme témoins sans doute de la singularité irréductible. Pourtant, manifester la singularité créatrice en acte comme le fait l'art, et analyser la singularité de chacun, sans considération pour les talents, comme le fait la psychanalyse, ce ne sont pas les mêmes finalités. Si on en doute, il suffit de considérer le résultat pour celui qui s'en fait l'agent : la renommée pour l'un, l'artiste, la promesse de rejet pour l'autre, l'analyste. C'est peut-être d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles celui-ci rêve si souvent de celui-là.

Mais à référer l'École de psychanalyse aux écoles antiques, Lacan indiquait que ce n'est pas un lieu pour rêver ou faire diversion, mais un lieu où doivent se déblayer de façon continue les voies du franchissement de l'horreur de savoir, condition nécessaire à toute novation possible aussi bien dans la cure que dans la théorie.

Qu'est-ce qui s'invente ?

On peut dire ce que vise l'opération analytique : que le travail analysant se produise, porte ses effets de changement, et aille à sa conclusion. Il y faut au moins le support d'un désir à contre-pente du refoulement, et des inerties de jouissance. Reste donc à inventer, en chaque cas, les moyens du «faire semblant» de la cause pour que ce désir passe à l'effectivité. Il n'y a là nulle feinte, mais le contraire : une mise en œuvre. Pas de règles techniques, pour ce faire, et le savoir déjà-là, déposé dans la doctrine ou dans la parole d'un autre de référence, est plutôt impuissant, à moins que - pire - il ne fasse

carrément obstacle. L'absence du «savoir de l'analyste» ne vaut pas mieux, car mieux vaudrait au contraire qu'il s'arme d'un «savoir lourd», comme disait Lacan, pour savoir y faire avec les tromperies de la vérité. Un savoir-faire sans recettes, quoique pas sans orientation structurale, est donc le lot de l'analyste lacanien.

A ce niveau, la composante personnelle est inéliminable, avec les différences de savoir-faire, de désir à mettre en jeu dans le quotidien de chaque séance, d'éthique aussi quant aux finalités. C'est que la présence de l'analyste se soutient, non du fauteuil, mais du jugement le plus intime d'où sourd sa réponse interprétative. L'improvisation permanente est donc sa règle. Celle-ci n'exclut pas plus la formation qu'elle ne le fait en musique, plutôt indique-t-elle que dans notre champ il n'est de formation véritable que celle qui ne tarit pas l'improvisation interprétative en acte, ajustée au cas, au moment de la cure, et à celui du discours. En ce sens les interventions de l'analyste sont aussi datées que le sont les œuvres d'art. Datée de l'état du discours où l'acte doit opérer, c'est-à-dire se réitérer comme toujours neuf.

Que la routine soit peu propice à l'animation de la cause, que l'inconscient ne se laisse surprendre que par une interpellation elle-même en surprise indique bien que «l'inconscient en exercice», lui aussi, peut produire de l'inédit.

Lacan affirmait que l'inconscient suppose qu'on l'écoute, il parle donc, depuis toujours, d'avant la découverte freudienne, (comme la vérité donc), mais ce n'est que depuis Freud qu'on l'interroge comme un savoir. Ça ne fait pas une, mais au moins deux définitions de l'inconscient. Le savoir déchiffré dans l'association libre est à l'évidence le produit de l'opération analytique, concocté entre analysant et analyste. On peut donc bien dire, comme Lacan le fait dans *Encore*, qu'il s'élucubre, à partir des signifiants qui circulent dans les dits analysants, pour rendre compte du symptôme et venir à bout de ses incommodités majeures. L'élucubration est forme dégradée de l'invention, et ce terme, plutôt péjoratif, n'est là me semble-t-il que pour souligner le caractère toujours hypothétique de ce qui s'élabore de savoir à partir de la parole. Qu'est-ce qui objecte à ce que l'on en conclut qu'il n'y a là rien que d'imaginaire ? Une seule chose : la prise sur la jouissance, visible dans l'effet thérapeutique, et qui conduit à postuler que le savoir en question, pour hypothétique qu'il soit, touche au réel du corps-substance.

Mais en matière d'épousaille entre le signifiant et la jouissance, le chiffrage est une chose, le symptôme fondamental une autre. Ce dernier est une fonction d'exception - fonction logique - par rapport au travail infini du chiffrage. Il ancre, fixe une configuration de jouissance constante, tandis que le premier, plus volage, ne cesse de la déplacer dans la série des signes, s'ouvrant ainsi à la surprise, voire à la novation. Faut-il les opposer comme un inconscient qui ne cesse pas de s'écrire dans l'être de jouissance, et qui serait donc seulement à découvrir, et un inconscient qui s'inventerait à l'infini dans l'expérience analytique ? Cette belle symétrie serait trompeuse, cependant. Je note d'abord, premièrement, qu'en fait d'infini, ce qui se dépose du savoir qui s'élucubre est à l'ordinaire fort limité - on le vérifie dans le dispositif de la passe - et que son empan est loin d'être à la mesure de la durée des analyses. D'où la notion de perlaboration, chez Freud. Il est même notable qu'une reprise

d'analyse puisse amener des effets nouveaux, sans production nouvelle au niveau du savoir articulé. Balint, en son temps, fit grand cas de ce fait - au demeurant pas généralisable. Par ailleurs, deuxièmement, la constance du symptôme elle-même n'exclut pas nécessairement la dimension de l'invention - loin de là.

Je repars du symptôme fondamental. Il bouche la béance du «il n'y a pas» du non-rapport sexuel par l'érection d'un «il y a». Le partenaire de la jouissance manque, mais le symptôme instaure quelque chose d'autre, un substitut, un élément singulier de l'inconscient - une lettre, dit Lacan en 1975 - propre à incarner la jouissance. Faute d'un partenaire standard, il n'y a que le symptôme pour fixer le mode de jouissance privilégiée de chaque sujet, par ailleurs soumis à la grande loi du manque à être. Il s'agit donc bien d'une solution qui s'invente au cas par cas, au gré des accidents de l'histoire. Mais *quid* de l'inventeur ? Difficile de dire que cette invention est celle du sujet, puisqu'il en est contraint. Disons-nous que c'est une invention de l'inconscient ? Ce serait trop simple, car il faudrait aussi convoquer la réponse de jouissance - le sujet de la jouissance, si on veut - qui a fait «fixation» pour reprendre le terme freudien. Disons alors que ce mariage de l'élément inconscient et de la jouissance est le fruit de la conjoncture des premières rencontres - traumatiques, disait Freud - qui ont touché au corps propre ou au corps de l'autre. L'inconscient dans le symptôme-lettre n'est donc pas discours de l'Autre, mais lui-même invention supplétive, trace de la contingence d'une rencontre fatale - comme on dit femme fatale - avec un être de jouissance que le sujet ne savait pas, mais qui, déjà, avait commencé de répondre.

Je conclus donc : l'invention était au commencement. Pas seulement dans l'acte qui se réitère comme toujours neuf, pas seulement non plus dans le chiffrage en surprise. Au commencement, pas du sujet qui, lui, est un effet, mais du symptôme qui est un choix de jouissance singulier, au double sens du terme, où le parlêtre a à se reconnaître dans son opacité même. C'est d'ailleurs de ce fait que les inventions, et notamment celle des arts, peuvent être homologuées au symptôme. On conçoit également, si le symptôme s'invente dans la béance de l'Autre, qu'une nouvelle invention symptomatique puisse en chasser une autre, et qu'ainsi, la rencontre première que je disais fatale, ne fasse pas pour autant fatalité.